

## SATIRE ET DIFFUSION DES IDÉES DANS LA LITTÉRATURE PAMPHLÉTAIRE A L'AUBE DE LA GUERRE CIVILE ANGLAISE, 1640-1642.

L'abolition en juillet 1641 de la « *Star Chamber* » et de la « *Court of High Commission* », deux cours spéciales de justice, l'une civile, l'autre ecclésiastique, symboles de la tyrannie politique et religieuse des années 1630 en Angleterre, aboutit au démantèlement complet de l'appareil de censure<sup>1</sup>. Il s'ensuit un véritable déluge d'imprimés : discours, actes du parlement, almanachs, placards, pamphlets, journaux. Le parlement, dès 1642, essaie de réglementer cette production polymorphe, mais sans y parvenir réellement, puisque pendant les vingt années que dure la révolution anglaise, le libraire londonien George Thomason, parvient à rassembler une collection<sup>2</sup> unique de plus de vingt deux mille ouvrages, parmi lesquels le nombre de pamphlets politiques et religieux est considérable. Alors qu'en 1640 le nombre de pamphlets sortis des presses ne s'élevait qu'à vingt deux, on estime à mille neuf cent soixante six ce nombre en 1642<sup>3</sup>. Pour beaucoup ce déferlement d'imprimés bon marché est un signe de désordre et du retour à la confusion linguistique de Babel : « Le monde est redevenu Chaos et confusion — une Tour de Babel qui résonne d'injures et de sottises querelles »<sup>4</sup>. Il faut dire que beaucoup de pamphlets publiés en 1641-1642 nous livrent l'image d'une Angleterre divisée entre Cavaliers et Têtes Rondes<sup>5</sup>, menacée par un complot papiste, et gangrenée par les hérésies des

---

<sup>1</sup> Sur la chronologie des lois sur la censure, on peut se reporter à Sheila Lambert, « The Beginning of Printing for the House of Commons », *The Library*, 6th series, vol. III, n°1, Mars 1981, pp. 43-61 et à la préface d'Olivier Lutaud dans *Pour la liberté de la presse sans autorisation ni censure. Areopagitica*, Paris, Aubier-Flammarion, 1969, pp. 17-34.

<sup>2</sup> Voir *Catalogue of the Pamphlets, Books, Newspapers, and Manuscripts Relating to the Civil War, the Commonwealth, and Restoration, Collected by George Thomason, 1640-1661*, 2 vol., édité par G.K. Fortescue, Londres, British Museum, 1908. Sur la collection Thomason, voir Olivier Lutaud, « Un des fonds de base du British Museum : la collection Thomason », *Actes du Congrès de Nantes de la S.A.E.S.*, Paris, Didier, 1976, pp. 101-116 ; Thomas N. Corns, « Publication and Politics, 1640-1661 : An SPSS-based Account of the Thomason Collection of Civil War Tracts », *Literary and Linguistic Computing*, vol.1, 1986, pp. 74-84 ; Lois Spencer, « The Professional and Literary Connexions of George Thomason », *The Library*, vol. 13, pp.103-118 ; Lois Spencer, « The Politics of George Thomason », *The Library*, vol. 14, 1959, pp. 10-26.

<sup>3</sup> Christopher Hill, *Milton and the English Revolution*, Londres, Faber and Faber, 1977, p. 25.

<sup>4</sup> *The Doleful Lamentation of Cheap-side Cross*, Londres, 1641, p.1 : « The worlde is growne into a new confused Chaos, or a Babell of balling and foolish disputing ».

<sup>5</sup> Les termes de « Roundhead » et de « Cavalier » apparaissent en 1641-1642. Voir Mary Dorothy George, *English Political Caricature to 1792. A Study of Opinion and Propaganda*, Oxford, Clarendon, 1959, p. 24.

Brownistes, Familistes, ou Anabaptistes. En outre, les images de folie des temps<sup>6</sup>, de monde à l'envers<sup>7</sup>, de dérèglement du corps politique<sup>8</sup> et d'apocalypse<sup>9</sup> abondent.

Mais il faut toutefois se méfier : les polarisations et les divisions que révèlent la plupart des pamphlets ne sont pas le reflet d'une crise qui toucherait brutalement la société anglaise. Beaucoup d'études, depuis les années 1970, mettent en évidence les opinions modérées et les incertitudes d'une grande partie de la population au début des années 1640<sup>10</sup>. Certes, dès les premières séances du Long Parlement en novembre 1640, les représentants des comtés aux Communes et aux Lords se montrent hostiles aux innovations doctrinales et liturgiques de l'archevêque de Cantorbéry William Laud<sup>11</sup>. Mais les réformes du culte dans un sens presbytérien à partir de 1643 sont en général mal acceptées<sup>12</sup> : une majorité de paroissiens restent fidèles à la hiérarchie épiscopale et aux pratiques telles qu'elles ont été établies par le *Livre de Prière commune* sous le règne d'Elisabeth. En outre, en août 1642, lorsque la guerre civile éclate, les provinces tentent de maintenir la paix et beaucoup hésitent à prendre les armes contre le roi ou en sa faveur<sup>13</sup>.

Le décalage entre la polémique qui sort des presses londoniennes et l'attitude de la population en général s'explique plutôt par les distorsions que font subir aux événements les

---

<sup>6</sup> Sur le traitement de la folie dans les pamphlets, Jonathan Sawday, « "Mysteriously Divided" : Civil War, Madness, and the Divided Self » dans *Literature and the English Civil War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 pp. 1-17.

<sup>7</sup> Par exemple, John Taylor, *Mad Fashions, Od Fashions*, Londres, 1642.

<sup>8</sup> *The Doleful Lamentation of Cheap-side Cross*, *op. cit.*

<sup>9</sup> *Wonders Foretold, By Her Crete Poet of Wales*, Londres, 1643.

<sup>10</sup> Sur la discussion des causes de la guerre civile, voir Viviane Barrie-Curien, « La guerre civile anglaise : interprétations et révisions » dans *Guerre et pouvoir en Europe au XVIIe siècle*, Paris, Henri Veyrier et Kronos, 1991, pp. 9-34. On peut aussi lire avec profit : Conrad Russel, *The Origins of the Civil War*, Londres, Macmillan, 1973 ; Anthony Fletcher, *The Outbreak of the English Civil War*, Londres, Edward Arnold, 1981.

<sup>11</sup> Sur l'importance de la polémique religieuse dès 1640 et son rôle dans le déclenchement de la guerre civile, voir John Morrill, « The Religious Context of the English Civil War », *Transactions of the Royal Historical Society, 5th series*, n° 34, 1984, p. 163.

<sup>12</sup> John Morrill, « The Church in England », dans *Reactions to the Civil War*, Londres, Macmillan, 1982, p. 91-96.

<sup>13</sup> Sur la neutralité des provinces, voir John Morrill, « The Religious Context of the English Civil War », *op. cit.*, p. 176.

pamphlets<sup>14</sup> qui circulent dès la fin de 1640 : il est dans l'intérêt des polémistes, qui cherchent à attirer l'attention d'un public aussi large que possible, d'exagérer toutes les manifestations de désordre<sup>15</sup> et d'amplifier les rumeurs<sup>16</sup>. En outre, la gravité des débats parlementaires ainsi que le relâchement de la censure poussent les pamphlétaires de tous bords<sup>17</sup> à utiliser la satire<sup>18</sup> ; celle-ci permet, par une critique cinglante et un comique cruel, de ridiculiser l'ennemi et de le rendre odieux : une telle présentation de l'adversaire permet d'expliquer, au moins en partie, la bipolarisation des débats dans la littérature pamphlétaire et leur extrême violence. Lewis Griffin décrit cette activité polémique comme une véritable guerre : « On peut dire que les hommes se servent de la presse comme de l'artillerie [...]. De la même manière, les discours polémiques cherchent à viser une cible, et cette cible doit être la vérité »<sup>19</sup>.

Un repérage dans la collection Thomason met en évidence des constellations de pamphlets autour des différentes controverses qui marquent la révolution anglaise . Dans cette production, les brochures satiriques, très souvent anonymes, en vers ou en prose, souvent courtes et mal imprimées, remportent un vaste succès auprès des lecteurs londoniens<sup>20</sup>. Leurs

---

<sup>14</sup> Pour la période qui nous occupe, on peut reprendre la définition du pamphlet que donne Hubert Carrier dans « Pour une définition du pamphlet : constantes du genre et caractéristiques originales des textes polémiques du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Le Pamphlet en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Cahiers V. L. Saulnier, E.N.S.J.F., 1983, p. 126 :

C'est donc un ton qui définit le pamphlet, et ce ton est évidemment celui de la passion [...], le ton de la colère et de l'indignation. Car ce qu'ont en commun toutes ces œuvres qui appartiennent à des genres littéraires différents, qui s'adressent à des publics divers et s'expriment dans les langages les plus variés, c'est d'être des armes au service d'un homme, d'un parti ou d'une conviction.

<sup>15</sup> J. S. Morrill and J. D. Walter, « Order and Disorder in the English Revolution » dans *Order and Disorder in Early Modern England*, édité par Anthony Fletcher, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, pp. 148-149.

<sup>16</sup> Le développement de la presse à sensation repose essentiellement sur l'exploitation et l'amplification des rumeurs. Voir Jérôme Friedman, *Miracles and the Pulp Press during the English Revolution*, Londres, UCL, 1993.

<sup>17</sup> Contrairement à une idée courante, la satire n'est pas le domaine réservé des royalistes. Voir Nigel Smith, *Literature and Revolution*, New Haven, Yale University Press, 1994, pp. 295-296.

<sup>18</sup> Sur la satire comme un art de la persuasion, voir James Sutherland, *English Satire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958, p. 5. Pendant la révolution anglaise, lorsque les catégories linguistiques et littéraires sont particulièrement instables, les mots de « libel », « satire », « pamphlet » sont interchangeable. Voir Benne Klass Faber, *The Poetics of Subversion. Popular Satire c1640-c1649*, thèse de doctorat de l'Université d'Oxford, 1992, pp. 106-109.

<sup>19</sup> L[ewis] G[riffin], *Essays and Characters*, Londres, 1661. Cité dans *Making the News. An Anthology of Newsbooks of Revolutionary England 1641-1660*, édité par Joad Raymond, Moreton-in-Marsh, The Windrush Press, 1993, p. 85 :

*Men may be said to shoot from the Press as well as from the Artillery [...]. Polemicall Discourses are like shooting at a mark, which mark ought to be truth.*

<sup>20</sup> N. Smith, *Literature and Revolution*, op. cit., p.29.

auteurs utilisent toutes les traditions satiriques — latines, médiévales, élisabéthaines — susceptibles de rendre leur argument efficace ; ils ont aussi recours à divers genres littéraires<sup>21</sup> — poèmes, saynettes, dialogues, caractères, ballades, récits, contes, prédictions, visions — capables de retenir l'intérêt du public. C'est à travers les polémiques religieuses, nombreuses pendant la période 1640-1642, que nous étudierons les fonctions de l'arme satirique dans la diffusion des idées et son rôle dans la constitution des camps royaliste et parlementaire de la guerre civile.



Dès la convocation du Long Parlement le 3 novembre 1640, une part importante de la production pamphlétaire se concentre sur le chef de l'épiscopat et proche conseiller du roi, l'archevêque de Cantorbéry William Laud. On lui reproche d'être arminien, c'est-à-dire de refuser la foi calviniste et de donner trop d'importance au cérémonial, notamment au moment de l'Eucharistie qui devient plus importante que l'enseignement des écritures. On le taxe aussi de tyrannie pour avoir voulu imposer une uniformité de culte et de doctrine et pour avoir persécuté les opposants calvinistes à son régime<sup>22</sup>. En décembre 1640, le parlement met en accusation l'archevêque et le fait emprisonner à la Tour de Londres. Bientôt, d'autres prélats sont destitués, arrêtés et emprisonnés<sup>23</sup>. Ces actions très sévères commandées par les chambres, sans que le roi manifeste vraiment sa désapprobation, s'accompagnent d'un débat sur les formes d'organisation ecclésiastique capables de remplacer une hiérarchie épiscopale accusée de trahison envers l'esprit de la Réforme. Renaît alors un débat vieux de près de quatre-vingts ans qui

---

<sup>21</sup> La satire participe de la politisation de toutes les formes de la littérature pendant la période. Bernard Capp, « Popular Literature », dans *Popular Culture in Seventeenth-Century England*, édité par Barry Reay, Londres, Routledge, 1988, p. 217 et p. 224 *sqq.*

<sup>22</sup> Voir Nicholas Tyacke, « Puritanism, Arminianism and Counter-Revolution » dans *The Origins of the Civil War*, *op. cit.*, pp. 120-142 : c'est à partir de l'accession au trône de Charles Ier en 1625 que l'influence du calvinisme décroît au profit des idées arminiennes d'un grand nombre des membres de l'épiscopat, notamment de William Laud, qui devient archevêque de Cantorbéry en 1633.

<sup>23</sup> Pour le récit de ces événements, voir Olivier Lutaud, *Les deux Révolutions d'Angleterre*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978, pp. 57-8.

opposait les presbytériens aux épiscopaliens, et avait atteint son paroxysme en 1588-1589 au moment de la controverse Marprelate<sup>24</sup>, du nom du mystérieux Martin Marprelate, auteur de violents pamphlets satiriques contre les évêques<sup>25</sup>. Ces écrits clandestins avaient soulevé l'indignation aussi bien des évêques que des pasteurs puritains, scandalisés qu'on ose utiliser le rire vulgaire pour parler des choses saintes. Dans *The Epitome*, Martin Marprelate explique la colère des pasteurs qu'il cherchait pourtant à défendre :

Les puritains sont en colère contre moi ; je veux dire les prédicateurs puritains. Et pourquoi ? Parce que je suis trop franc ; parce que je plaisante<sup>26</sup>.

En fait, le satiriste n'a pas respecté les règles de bienséance qui pèsent sur les débats théologiques<sup>27</sup>. Keith Thomas<sup>28</sup> rappelle la méfiance du clergé pour le rire et signale tous les efforts faits au XVI<sup>e</sup> siècle pour exclure le rire de la vie de l'église : suppression des mystères naguère joués dans les églises, interdiction des fêtes païennes, de la musique, des danses sur le parvis des églises, et surtout prohibition dans les sermons du rire et de la plaisanterie : « Il n'est pas convenable, décent ou louable que les hommes cherchent à provoquer le rire dans les sermons », écrit le pasteur puritain William Perkins<sup>29</sup>. Dans un sermon de l'évêque Whitgift, réimprimé en 1588 on lit cette nouvelle béatitude : « Ceux qui répandent des injures ne recevront pas le royaume de Dieu en héritage »<sup>30</sup>. Pour les puritains, le rire est en effet le résultat de la folie et de la faiblesse humaines ; il est marqué au sceau du péché originel. La satire appliquée aux questions de religion est donc une arme dangereuse comme le montre l'exécution

---

<sup>24</sup> Voir en particulier Roger Pooley, *English Prose of the Seventeenth Century, 1590-1700*, Londres, Longman, 1992, pp. 134-138 ; Raymond Anselment, "Betwixt Jest and Earnest" *Marprelate, Milton, Marvel, Swift, and the Decorum of Religious Ridicule*, Toronto, Toronto University Press, 1979, pp. 33-60 ; Louis Lecocq, *La Satire en Angleterre de 1588 à 1603*, Paris, Didier, 1969, pp. 119-155 et pp. 199-206.

<sup>25</sup> William P. Holden, *Anti-Puritan Satire 1572-1642*, New Have, Yale University Press, 1954, pp. 50-52.

<sup>26</sup> Cité par Louis Lecocq, *La Satire en Angleterre de 1588 à 1603*, *op. cit.*, p. 127, note 61 :

*The Puritans are angry with me ; I mean the Puritan Preachers. And why ? Because I am too open ; because I jest.*

<sup>27</sup> Ces règles sont en partie dictées par ce verset de l'Épître de Saint Paul aux Ephésiens, 5, 4, alors abondamment commenté : « Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, ni de folles, ni de bouffones ; ce qui ne convient pas à votre vocation, mais plutôt des paroles d'action de grâce ».

<sup>28</sup> « The place of laughter in Tudor and Stuart England », *Times Literary Supplement*, 21 janvier 1977, pp. 80-81.

<sup>29</sup> *Ibid*, p. 79 : « *It is not meet, convenient or laudable for men to move occasion of laughter in sermons* ».

<sup>30</sup> Cité par Louis Lecocq, *La Satire en Angleterre de 1588 à 1603*, *op. cit.* p. 125 : « *Railers shall not inherit the kingdom of God* ».

de John Penry et Job Throckmorton, auteurs présumés des pamphlets Marprelate<sup>31</sup>, ainsi que l'édit de 1599, proclamé par les évêques de Cantorbéry et de Londres, qui interdit les épigrammes et les satires et qui destine au bûcher les œuvres de Hall, Marston, Guilpin, Davies et Marlowe<sup>32</sup>.

En 1641, au moment où les attaques contre l'épiscopat de l'archevêque Laud sont les plus vives, la question de la bienséance du rire dans les affaires de religion est à nouveau à l'ordre du jour. Mais contrairement à ce qui se passait sous le règne d'Elisabeth, les mises en garde des pasteurs contre l'impureté de la plaisanterie volent en éclat : le flot de pamphlets qui traite les sujets religieux sur le ton de la raillerie ou de la colère paraît intarissable. Des pamphlets de la controverse Marprelate sont réédités entre 1640 et 1643<sup>33</sup>, et beaucoup d'autres écrits dans un style comparable sortent des presses<sup>34</sup>. Personne ne semble prêter attention au traité de Francis Bacon, écrit en 1592, republié en 1641<sup>35</sup>, dans lequel il préconise la modération dans les controverses religieuses : les polémiques des années 1640 ne connaissent pas la voie moyenne. Milton, qui participe aux querelles théologiques entre les partisans de l'épiscopat d'une part, et les défenseurs du système presbytérien d'autre part, se fait un défenseur du « *grim laughter* », un rire sardonique, seul capable de dénoncer efficacement l'imposture des prélats. D'autres polémistes, qui se situent en dehors de ces querelles de pasteurs, vont plus loin : dans de petites fictions satiriques, ils stigmatisent la tyrannie de Laud en transformant l'évêque de Cantorbéry

---

<sup>31</sup> Nigel Smith, *Literature and Revolution*, op. cit., p. 297.

<sup>32</sup> Louis Lecocq, *La Satire en Angleterre de 1588 à 1603*, op. cit., p. 145-146.

<sup>33</sup> Sur le rapport entre la controverse Marprelate et les polémiques de la révolution anglaise, voir Christopher Hill, « Radical Prose in Seventeenth-Century England : From Marprelate to the Levellers », *Essays in Criticism*, vol. 32, n°2, 1982, pp. 95-118.

<sup>34</sup> Voir en particulier le pamphlet *Vox Borealis*, Londres, 1641, attribué à Richard Overton, qui insiste sur la filiation avec la controverse Marprelate.

<sup>35</sup> On peut lire dans l'écrit de F. Bacon :

Mais abandonner toute révérence et toute religion dans la compassion à l'égard des vices, ou dans l'indignation devant les défauts ; et tourner la Religion en Comédie ou en Satire ; sonder et déchirer les plaies avec une mine moqueuse ; mêler les Ecritures et la bouffonnerie, parfois dans une même phrase : c'est là une chose bien éloignée de la dévote révérence d'un Chrétien, et qui ne sied guère aux honnêtes desseins d'un homme digne et modeste. *Non est major confusio quam serii et joci.*

(extrait de *An Advertisement Touching the Controversies of the Church of England*, 1592, cité et traduit par Louis Lecocq, *La Satire en Angleterre*, op. cit. p. 130). Cet écrit de Bacon est publié en 1641 sous le titre *A Wise and Moderate Discourse*, [Londres], 1641.

et ses complices en grotesques personnages de farce. Dans ces deux formes de critique du clergé, quelle est la fonction de la satire dans la diffusion du débat ecclésiologique auprès d'un public non-averti?

Milton, en 1641, a choisi son camp : il décide de défendre la position des presbytériens, qui veulent donner un souffle nouveau à la Réforme. Dans les pamphlets *Animadversions* (juillet 1641) et *An Apology against a Pamphlet* (avril 1642), il intervient dans les controverses théologiques qui opposent l'Evêque Hall à cinq pasteurs presbytériens dont les initiales forment l'acronyme Smectymnuus<sup>36</sup>. Il adopte un ton mordant et satirique<sup>37</sup> qui tranche sur l'austérité des arguments doctrinaux des presbytériens : les temps sont graves — la tyrannie de l'épiscopat semble être sur le point de disparaître<sup>38</sup> — et selon Milton, la modération n'a plus cours :

[...] en temps d'opposition, contre les nouvelles hérésies qui naissent, ou contre les anciennes corruptions à réformer, cette calme modération dépourvue de passion, digne d'une sagesse véritable, ne suffit pas à décourager et à frapper de terreur la résistance orgueilleuse des faux Docteurs attachés aux vanités du monde [...] <sup>39</sup>.

Ainsi, après les Pères de l'Eglise et Martin Marprelate<sup>40</sup>, dans la préface à *Animadversions*, Milton se lance dans une apologie de la satire religieuse que d'aucuns continuent à trouver offensante, scandaleuse et irrévérencieuse. Milton présente la satire comme une arme au service de la vérité divine et de la lutte contre l'impiété : « il existe une sainte acrimonie contre les

---

<sup>36</sup> Pour un résumé de cette controverse, voir l'introduction de Don M. Wolfe à *Complete Prose Works of John Milton*, vol. 1 (1624-1642), New Haven, Yale University Press, 1953, pp. 5-128 et pp. 193-210. Voir aussi *Pour la liberté de la presse sans autorisation ni censure*, édité par Olivier Lutaud, *op. cit.*, pp. 27-28.

<sup>37</sup> Voir John Milton French, « Milton as Satirist », *PMLA*, n° 51, 1936, pp. 414-29.

<sup>38</sup> « [...] *all their ceremonies [the prelates']*, *Liturgies, and tyrannies which God and man, are now ready to explode and hisse out of the land* », dans la préface à *Animadversions Upon the Remonstrants Defence against Smectymnuus*, Londres, 1641, reproduit dans *Complete Prose Works*, vol. 1, *op. cit.*, p.662.

<sup>39</sup> *An Apology against a Pamphlet called a Modest Confutation of the Animadversions upon the Remonstrant against Smectymnuus*, London, 1642 ; reproduit dans *Complete Prose Works*, vol. 1, *op. cit.*, p. 900 :

[...] *in times of opposition when either against new heresies arising, or old corruptions to be reform'd this cool unpassionate mildness of positive wisdom is not enough to damp and astonish the proud resistance of carnall and false Doctors [...]*.

<sup>40</sup> Sur Milton défenseur du rire, voir la préface à *Animadversions*, *op. cit.*, pp. 662-664 et à *Apology against a Pamphlet*, *op. cit.*, pp. 903 *sqq.*

ennemis de la vérité »<sup>41</sup>. Le zèle<sup>42</sup>, qui a inspiré la sainte colère d'Elie contre les prêtres de Baal<sup>43</sup>, guide le satiriste et l'autorise à dénoncer l'imposture des évêques, qui ne sont que de « pervers et frauduleux séducteurs »<sup>44</sup>, des faux prophètes<sup>45</sup>, des ennemis du genre humain<sup>46</sup>, des imposteurs qui ne travaillent qu'à corrompre les âmes, et dont le goût pour la liturgie et le cérémonial ne vise qu'à dissimuler des appétits pour les biens d'ici bas<sup>47</sup>. Grâce à l'efficacité du rire et de la colère, « ces deux facultés les plus rationnelles de l'esprit humain »<sup>48</sup>, le satiriste démasque l'hypocrisie des évêques, tout en faisant l'économie d'une argumentation compliquée et érudite<sup>49</sup> : le lecteur peut ainsi avoir accès à la « vérité » sans les circonlocutions d'un discours théologique savant, souvent obscur :

[...] si l'on demande pourquoi cette manière précise et succincte de tenir tête à l'adversaire a été choisie, c'est principalement pour que le lecteur inexpérimenté, sans qu'il ait besoin de se perdre dans le labyrinthe de controverses antiques, puisse avoir accès le plus rapidement possible à la vérité et pour que la sophistique soit prise au dépourvu au premier élan<sup>50</sup>.

Dans le sillage d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien, Milton reconnaît donc la force de persuasion du rire et ses vertus didactiques : « even this veine of laughing has oft-time a sinewy

---

<sup>41</sup> *An Apology*, op. cit., p. 901: « [...] there may be a sanctified bitterness against the enemies of truth ». On ne peut s'empêcher de rapprocher ce passage de la onzième *Provinciale* de Pascal dans laquelle il défend l'usage de la raillerie et de la satire :

Les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie à repousser également avec force la malice des impies et à confondre avec risée leur égarement et leur folie.

Voir Pascal, *Œuvres Complètes*, Paris, Seuil, Collection l'Intégrale, 1963, p. 419.

<sup>42</sup> Voir la description du zèle dans *An Apology*, op. cit., p. 900. Sur la notion de zèle, voir Raymond Anselment, « *Betwixt Jest and Earnest* », op. cit. p. 71 sqq.

<sup>43</sup> Voir *Premier Livre des Rois*, 18, 27.

<sup>44</sup> *Apology*, op. cit., p. 900 : « *perverse and fraudulent seducers* ».

<sup>45</sup> *Animadversions*, op. cit., p. 664.

<sup>46</sup> *Ibid*, p. 662.

<sup>47</sup> *Ibid*, p. 663.

<sup>48</sup> *Ibid*, p. 664 : « *those most two rational faculties of the human intellect* ».

<sup>49</sup> Ainsi Cicéron décrit les vertus du rire :

La plaisanterie encore abat l'adversaire, l'embarrasse tout au moins, l'affaiblit, l'intimide, le réfute ; [...] surtout elle adoucit la sévérité et détend la tristesse ; et des imputations fâcheuses, contre lesquelles le raisonnement viendrait échouer, la plaisanterie et le rire les dissipent.

D'après Cicéron, *De l'orateur*, Livre II, texte établi par Edmond Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1927, p.105.

<sup>50</sup> *An Apology*, p. 664 :

[...] if it bee ask't why this close and succinct manner of coping with the Adversary was rather chosen, this was the reason, chiefly that the ingenuous Reader without further amusing himselfe in the labyrinth of controversall antiquity, may come the speediest way to see the truth vindicated, and Sophistry taken short at the first false bound.



force in teaching and confuting »<sup>51</sup>, insiste-t-il dans sa préface à *Animadversions*. Dans *An Apology against a Pamphlet*, il va plus loin en assimilant ce rôle pédagogique de la satire à une mission évangélique : la satire permet à la fois d'instruire les lecteurs et de les ramener dans le droit chemin. Ainsi, chez Milton, le satiriste et le prédicateur ne font qu'un :

Ensuite, le rire enseigne ceux qui écoutent [...]. Et, demanderais-je, à quelle fin Elie a-t-il raillé les faux Prophètes ? Etait-ce pour montrer son esprit, ou pour son satisfaire son humeur ? Nul doute, nous ne pouvons imaginer que le grand serviteur de Dieu ait eu une autre fin dans tout ce qu'il faisait là, que d'enseigner et d'instruire les pauvres gens égarés <sup>52</sup>.

Mais la mission évangélique de Milton n'est pas sans mauvaise foi. Certes, en attaquant l'évêque Hall, il affirme ne pas chercher à assouvir sa vengeance personnelle ; il procède par amour de l'âme humaine, « sans les excès d'une colère toute privée et personnelle, et sans la pensée d'une récompense terrestre »<sup>53</sup>. Il n'en reste pas moins que le débat mis en scène par la satire est injuste : Milton présente Hall, épiscopalien modéré<sup>54</sup>, de tendance calviniste, comme un extrémiste laudien, et tronque, en les citant, les arguments de l'évêque, afin de le ridiculiser par ses sarcasmes<sup>55</sup> et de le réduire au silence. Il n'hésite pas à s'écarter de son sujet initial pour se lancer dans une description outrancière des prétendus vices des évêques :

[...] Ceux qui passent leur jeunesse en vaines promenades, dans les festins, les beuveries, et les débauches ; leurs études dans des questions stériles et dans une barbare sophistique ; leur maturité dans l'ambition et l'oisiveté ; leur vieillesse dans l'avarice, le radotage et les maladies<sup>56</sup>.

---

<sup>51</sup> *Animadversions*, *op. cit.*, 664 : « même cette sorte de rire a souvent une force vigoureuse pour réfuter et enseigner ».

<sup>52</sup> *An Apology*, *op. cit.* p. 903 :

*Next, it [laughter] teaches the hearers [...]. And I would ask, to what end Eliah mockt the false Prophets ? was it to shew his wit, or to fulfill his humour ? doubtlesse we cannot imagine that great servant of God had any other end in all which he there did, but to teach and instruct the poore misledde people.*

<sup>53</sup> *Animadversions*, *op. cit.*, p. 663 : « without all private and personal spleene, and without thought of earthly reward ».

<sup>54</sup> Voir Richard McCabe, *Joseph Hall, A Study in Satire and Meditation*, Oxford, Clarendon, 1982, p. 11.

<sup>55</sup> *Animadversions*, *op. cit.* p. 726 : A l'argument de Hall sur l'instruction et les qualités du clergé, Milton répond par un fracassant « Ha, ha, ha ».

<sup>56</sup> *Animadversions*, *op. cit.* p. 677 :

*[...] they that spend their youth in loitering, bezzling, harlotting, their studies in unprofitable questions, and barbarous sophistry, their middle age in ambition, and idleness, their old age in avarice, dotage, and diseases.*

Par conséquent, la satire est ici une arme ambiguë : elle tire profit des potentialités du rire et du sarcasme pour diffuser les idées anti-épiscopaliennes ; mais dans sa volonté d'anéantir l'adversaire, elle ne livre qu'une version biaisée et partielle du débat réel.

Beaucoup de pamphlets de facture populaire qui s'attaquent à la hiérarchie épiscopale ont mauvaise réputation :

la Vanité des auteurs, qui pour un gain médiocre, cherchent à tout prix à insulter, avec leurs mots injurieux, Dieu et l'homme<sup>57</sup>.

Il s'agit le plus souvent de brochures satiriques courtes, écrites par des journalistes, qui, à la différence de Milton, sont complètement affranchis de la tutelle du clergé et des règles de la bienséance religieuse. Leurs attaques ont la forme de petites fictions qui relèvent d'un art qui est à la fois un art de l'immédiateté — l'emprisonnement de Laud — et de la distanciation — elles créent des situations fictives qui donnent une vision critique de la réalité. Celles-ci reposent le plus souvent sur des motifs connus de la littérature populaire, comme par exemple ceux de la foire<sup>58</sup>, du festin<sup>59</sup>, du testament<sup>60</sup>, de la confession<sup>61</sup>, du rêve<sup>62</sup>, ou de l'empoisonnement<sup>63</sup>. Elles ont plus de succès auprès du public londonien que les formes sérieuses de polémique qui rappellent les traités ou les sermons. Déjà en 1626, William Vaughan remarquait : « Ne voyons-nous pas des pamphlets, des ballades et des comédies, qui se vendent plus vite que d'élégants *Sermons* et *Livres de Piété* ? »<sup>64</sup>. La force de persuasion de

---

<sup>57</sup> *No Pamphlet but a Detestation against all Such Pamphlets*, Londres, 1642, sig. A2 :

*the Vanity of the Authors, who for a small gaine will endeavour with opprobrious lines to abuse God and man.*

<sup>58</sup> Sur le même motif voir *The Kentish Fayre*, [Londres], 1648 ; *A Bartholomew Fairing, New, New, New*, Londres, 1649 ; *Bartholomew Faire or a Variety of Fancies*, Londres, 1641.

<sup>59</sup> Voir aussi *A Shrove-Tuesday Banquet Sent to the Bishops in the Tower*, [Londres], 1641[2].

<sup>60</sup> *Canterbury's Will*, [Londres], 1641.

<sup>61</sup> *Farewell Myter or, Canterburies Meditations*, Londres, 1641 ; *The Disconted Conference Betwixt Two Great Associates*, [Londres], 1641.

<sup>62</sup> *Canterburies Dreame*, [Londres], 1641.

<sup>63</sup> *The Bishops Potion*, [Londres], 1641.

<sup>64</sup> *The Golden Fleece*, Londres, 1626. Cité par R. Anselment, "*Betwixt Jest and Earnest*", *op. cit.*, p. 4 : « *Do we not see pamphlets, ballads, and Play-bookes sooner sold, then elegant Sermons and the Books of Piety ?* ».

ces pamphlets satiriques ne réside plus dans la démolition systématique des arguments de l'adversaire mais dans la mise en scène et en images de la tyrannie de Laud et de ses acolytes.

Dans *Lambeth Fair*<sup>65</sup>, une épopée burlesque en vers de 1641, Richard Overton, le futur révolutionnaire Niveleur, tourne les évêques anglicans en dérision<sup>66</sup>. Lors d'une foire qui a lieu chez l'Archevêque de Cantorbéry dans son palais de Lambeth, les évêques mettent en vente leurs colifichets — objets de culte, vêtements ecclésiastiques, mitres et bénéfices — afin de pouvoir partir en pèlerinage à Rome, ou plutôt à « *Babylon the Great* ». Overton dénonce ainsi une collusion entre les Catholiques de Rome et l'Eglise d'Angleterre et range les évêques du côté de l'Antéchrist. De plus, en situant l'action dans une foire, lieu d'échanges qui échappe aux autorités officielles, l'auteur dégrade la charge ecclésiastique en insistant sur le caractère basement intéressé des évêques : ceux-ci ne valent guère mieux que les marchands, les harangères, ou les acteurs qui fréquentaient habituellement les foires. En présentant la vente grotesque des vêtements sacerdotaux de Laud, le satiriste dénonce sa méchanceté hypocrite, sa laideur, son mauvais caractère et son absence de foi véritable — en un mot, sa « *graceless face* »<sup>67</sup>. Il met aussi le doigt sur le commerce des prières qui n'est pas sans rappeler le trafic des indulgences : « Venez acheter l'Habit de Monseigneur, le prix est modique, et si vous le voulez, je vous vendrai les prières et tout ce qui s'ensuit »<sup>68</sup>. Mais très vite l'attaque d'Overton s'étend à l'ensemble de l'épiscopat qui est accusé des vices les plus ridicules : le crucifix qu'un évêque cherche à vendre est synonyme de superstition : « il fera peur au Diable, et préservera votre âme »<sup>69</sup>, les images pieuses<sup>70</sup> dont un autre veut se débarrasser sont source d'idolâtrie. En somme, en couvrant de ridicule les ecclésiastiques, Overton condamne toutes les

---

<sup>65</sup> [Londres], 1641.

<sup>66</sup> Pour une étude complète des pamphlets satiriques de R. Overton qui attaquent l'épiscopat de Laud, voir Marie Gimelfarb-Brack, *Liberté, Egalité, Fraternité, Justice ! La vie et l'œuvre de Richard Overton, Niveleur*, Peter Lang, Berne, Francfort, Las Vegas, 1979, pp. 37-50 et p. 382.

<sup>67</sup> *Lambeth Faire*, *op. cit.*, sig A3.

<sup>68</sup> *Ibid*, sig. A3 : « *Come buy his Graces Gown, the price is small, / and if you will, I'll sell you grace and all* ».

<sup>69</sup> *Ibidem* : « *'twill scare the Devill, and will preserve your soule* ».

<sup>70</sup> *Ibid*, sig. A4

« innovations » de l'évêque comme autant de signes de sa trahison envers la religion protestante. Ainsi, dans son pamphlet, il met en images les changements religieux des années 1630, mais sans prêter attention aux détails des arguments théologiques : la fiction situe le débat dans un monde familier et la satire se fait à partir d'images. Ainsi, ce n'est pas tant les facultés rationnelles du lecteur qui sont ici visées mais ses émotions.

Dans *A New Play, Called Canterburie his Change of Diot*<sup>71</sup>, un autre pamphlet d'Overton de 1641, une petite pièce de huit pages, la satire se fait plus féroce et plus systématique encore<sup>72</sup>. Le pamphlétaire choisit ici le thème traditionnel du festin pour attaquer la cruauté et la rapacité de Laud. Il décrit froidement le cannibalisme de l'archevêque, qui, tel un ogre, décide de manger les oreilles de ses domestiques. En fait, le destin sinistre de ces personnages renvoie au sort des virulents pamphlétares hostiles au régime de Laud — Bastwick, Burton et Prynne — à qui il avait fait couper les oreilles en 1637. Cette dénonciation théâtrale de la barbarie se poursuit par une mise en scène de la vengeance des opprimés contre leur persécuteur : avant d'enfermer l'archevêque de Cantorbéry dans une cage avec son confesseur, on prend soin de lui couper le nez. La saynète se clôt cruellement sur les sarcasmes shakespeariens du bouffon et le silence du roi, qui ne montre aucun signe de compassion devant les malheurs de son archevêque, naguère un de ses plus sûrs alliés. Cette conclusion imaginaire parodie en fait la justice poétique des tragédies de vengeance élisabéthaines en désignant les vrais coupables afin de légitimer, en dehors de la chambre, l'accusation de haute trahison qui est faite à Laud à la fin de 1640. En outre, cette courte pièce est accompagnée de gravures — Laud se régalant des oreilles de ses victimes, le fou du roi se moquant de l'archevêque, prisonnier derrière ses barreaux — qui

---

<sup>71</sup> [Londres], 1641.

<sup>72</sup> Sur les pamphlets dramatiques qui fleurissent pendant la révolution anglaise, voir Margot Heinemann, *Puritanism and the Theatre. Thomas Middleton and Opposition Drama under the Early Stuarts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, pp. 237-256 ; Martin Butler, *Theatre and Crisis 1632-42*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 234-250 ; Lois Potter *et al.*, *The "Revels" History of Drama in English, vol. IV. 1613-1660*, Londres et New York, Methuen, pp. 280-289.

accentuent encore la violence des mots de la pièce, et leur pouvoir sur les émotions du lecteur<sup>73</sup>. Par une telle mise en scène de la tyrannie de Laud, ce n'est pas tant ses idées qui sont dénoncées que sa barbarie : la satire déshumanise l'archevêque, en le transformant en monstre. Un tel traitement caricatural et manichéen appauvrit considérablement le débat théologique sur lequel repose la fiction satirique : en diabolisant Laud et en se concentrant uniquement sur des crimes imaginaires, la fiction satirique d'Overton n'ouvre sur aucun espoir de réforme, au contraire des pamphlets de Milton. Elle se complaît dans la peinture du mal et assouvit un désir de vengeance que l'on retrouve sous la plume de nombreux polémistes.

Ces deux pamphlets d'Overton qui présentent l'opposition à Laud comme un spectacle de Guignol, ont toutefois le mérite de mettre en scène, et ainsi de donner vie, à des concepts très abstraits. Ensuite, par le rire qu'ils provoquent, ils servent aussi<sup>74</sup> à renforcer la cohésion sociale autour des valeurs qu'ils défendent — ici, la résistance aux « innovations » de Laud. Enfin, par leur caractère populaire, ces satires participent largement à la démocratisation de l'information à laquelle on assiste pendant la révolution anglaise<sup>75</sup> : dans son étude sur l'opinion publique de 1637 à 1645, Dagmar Freist montre l'importance des pamphlets satiriques dans la propagation des nouvelles aussi bien dans les milieux aisés et cultivés que dans un public beaucoup moins averti, où ils faisaient souvent l'objet de lectures collectives à haute voix<sup>76</sup>.

---

<sup>73</sup> Voir Tamsyn Williams, « “Magnetic Figures” : Polemical Prints of the English Revolution », dans *Renaissance Bodies. The Human Figure in English Culture c.1540-1660*, édité par Lucy Gent et Nigel Llewellyn, Londres, Reaktion Books, 1990, p. 18.

<sup>74</sup> Keith Thomas, « The Place of Laughter in Tudor and Stuart England », *op. cit.*, pp. 77-78.

<sup>75</sup> Il faut noter que, pendant la révolution, les journalistes ne font pas la distinction entre l'événement réel et la fiction ; ils n'hésitent pas à inventer de toutes pièces des nouvelles extraordinaires dont la prolifération fait l'objet d'une abondante littérature : Martin Parker, *The Poet's Blind Man's Bough*, Londres, 1641 ; John Bond, *The Poet's Knavery Discovered*, [1642] ; [John Taylor], *The Liar, or a Contradiction*, [Londres], 1641 ; *A Press Full of Pamphlets*, Londres, 1642.

<sup>76</sup> Dagmar Freist, « *The World is Ruled and Governed by Opinion* ». *The Formation of Opinions and the Communication Network in London 1637-c1645*, thèse de l'Université de Cambridge, 1992, pp. 260 *sqq.*  
Voir aussi Roger Chartier, « La Culture de l'imprimé » dans *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987, pp. 7-17.

Cet examen de quelques pamphlets anti-épiscopaux met donc en lumière le souci des polémistes de se faire entendre par un large public. En outre, la satire miltonnienne a une fonction didactique ; elle discrédite l'ennemi et, en même temps, elle se présente comme le fer de lance du presbytérianisme. La satire d'Overton des années 1641-1642, sans doute plus accessible que celle de Milton grâce à son recours à la fiction, est toutefois moins ambitieuse; elle ne suggère aucune forme de gouvernement ecclésiastique susceptible de remplacer l'épiscopat laudien. Il n'en reste pas moins que leurs adversaires ne s'arrêtent pas aux détails : pour eux, tous ces pamphlets satiriques *ad hominem*<sup>77</sup> sont subversifs et menacent l'ordre public. Aussi les défenseurs de l'épiscopat vont-ils tenter de neutraliser ce flot d'écrits séditeux en attaquant ceux qu'ils estiment à l'origine de tous les malheurs : les puritains.

□

Le mot de « puritain », depuis ses origines élisabéthaines jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup>, siècle est un terme d'insulte. Cet usage polémique explique le flottement de son contenu sémantique. Sous Elisabeth, ce terme renvoie aux « Saints » qui veulent réformer et purifier l'Eglise de l'intérieur<sup>78</sup>. Mais pendant les années 1630, le mot reçoit une acception beaucoup plus large, jusqu'à désigner tous les ennemis des « innovations » de l'archevêque de Cantorbéry. Le vocable englobe alors des presbytériens, des épiscopaliens calvinistes, et les non-conformistes, qui, pour leur part, refusent toute église établie<sup>79</sup>. La satire contre les « puritains », comme celle

---

<sup>77</sup> R. Selden, *English Verse Satire, 1590-1765*, Londres, George Allen, 1978, p. 73. L'auteur insiste sur la satire *ad hominem* de la révolution anglaise qui tranche sur la satire élisabéthaine et jacobéenne qui attaque d'abord des types humains.

<sup>78</sup> Voir sur ce sujet: Christopher Hill, « The Definition of a Puritan », in *Society and Puritanism in Pre-revolutionary England*, [1964], Harmondsworth, Penguin, 1986, pp. 15-30 ; Patrick Collinson, *The Puritan Character. Polemics and Polarities in Early Seventeenth-Century English Culture*, Los Angeles, William Andrews Clark Memorial Library, University of California, 1989. Selon cet auteur, le mot « puritain » n'a de sens que dans un contexte polémique précis ; il est le symptôme d'une tension entre deux communautés. Voir aussi, du même, « A Comment : Concerning the Name Puritan », *Journal of Ecclesiastical History*, vol. 31, n°4, Octobre 1980, pp. 485-488.

<sup>79</sup> Sur les sectes non-conformistes et les idées radicales pendant la révolution anglaise, on peut se reporter à Christopher Hill, *The World Turned Upside Down. Radical Ideas during the English Revolution* [1972], Harmondsworth, Penguin, 1991.

dirigée contre les évêques, a recours à la plaisanterie et à la farce. Mais le rire ne vise plus à saper les hiérarchies ; il cherche au contraire à défendre un ordre épiscopal, naguère intouchable, aujourd'hui en ruines. Pour tenter de sauver la prérogative des évêques, les satiristes vont mettre en cause les aspirations religieuses des puritains et les doctrines séditeuses qui en découlent.

La satire religieuse des puritains, au début des années 1640, reprend les stéréotypes de la satire élisabéthaine et jacobéenne<sup>80</sup> ; ainsi dans *A Swarme of Sectaries and Schismatiques*<sup>81</sup>, John Taylor reprend tous les stéréotypes d'hypocrisie et de dissimulation qui servent à décrire depuis près de quatre-vingts ans les puritains :

Lui, pour qui le comble de la bonté est d'avoir l'air bon, et qui ayant l'air saint, se procure quelque estime apparente : qui fait en sorte que la Religion cache l'Hypocrisie, et que le zèle dissimule sa fourbe vilénie ; lui dont la pureté (tout à fait semblable à quelque singerie diabolique) peut changer et prendre une forme angélique<sup>82</sup>.

Dans d'autres brochures satiriques du début des années 1640, on retrouve les images éculées du puritain ignorant, grossier, fanatique, débauché, qui se complaît dans sa médiocrité :

Ils n'aiment que les Tisserands dévots et écervelés, les Fabricants de caisses verbeux, les Cordonniers consciencieux, les Chapeliers tonitrueux, les Cochers en pourpoint, les Boutonniers Têtes Rondes, qui abîment les Bibles, tandis qu'il les feuilletent de leurs doigts gras ; ils sont assis au coin du feu, écument leur bouillie, tandis que leur zèle bouillonne lorsqu'ils proposent des applications et des interprétations des Ecritures à leurs femmes et servantes ignorantes, en leur donnant le titre et le nom de chers frères, mais surtout celui de sœurs bien aimées<sup>83</sup>.

---

<sup>80</sup> William P. Holden, *Anti-Puritan Satire*, op. cit., p.54.

<sup>81</sup> [Londres], 1641. Ce pamphlet est reproduit dans *Images of English Puritanism. A Collection of Contemporary Sources 1589-1646*, édité et introduit par Lawrence Sasek, Baton Rouge et Londres, Louisiana State University Press, 1989, pp. 297-299.

<sup>82</sup> *ibid.* p. 299 :

*He whose best good, is only good to seem,  
And seeming holy, gets some false esteem :  
Who makes Religion hide Hypocrisy,  
And zeal to cover cheating villainy;  
Whose purity (much like some devil's Ape)  
Can shift himself into an Angel's shape.*

<sup>83</sup> *The Doleful Complaint of Cheapside Cross*, op. cit., p. 2 :

*They like none but a sanctified & shuttleheaded Weavers, long-winded Box-makers, and thorow stitching Cobblers, thumping Felt-makers, jerkin Coach-men, and round-headed button Makers, which spoyle Bibles, while they thumbe over the leaves with their greasie fingers, and sit by the foreside scumming their porridge-pot, while their zeal seethes over*

A l'évidence, cette présentation stéréotypée du puritain ne correspond guère au protestantisme des pasteurs rigoristes. Elle se contente de transposer des stéréotypes littéraires sur une réalité religieuse complexe et multiple.

Les images des non-conformistes que nous livrent les satiristes sont encore davantage en porte-à-faux avec la réalité. En effet, ces puritains radicaux, souvent appelés « *Brownistes* »<sup>84</sup> et représentés sous les traits de dangereux hérétiques, donnent lieu à l'expression de tous les fantasmes. Dans des pamphlets de plus en plus nombreux, les satiristes les présentent comme l'incarnation du mal absolu. Dans *The Devil Turn'd Round-head*<sup>85</sup>, les Brownistes sont décrits comme les suppôts de Satan, ou comme un fléau de Dieu, prêt à ravager le pays :

Jadis les individus de cette sorte n'étaient qu'une poignée ; ensuite ils se sont furtivement infiltrés dans les coins ; maintenant, il ressemblent aux Sauterelles d'Egypte s'abattant sur tout le Pays<sup>86</sup>.

Dans *the Doleful Lamentation of Cheapside Cross*, les sectes sont comparés à une hydre, symbole d'un mal protéiforme et indomptable :

une *Hydre*, ou une multitude de Sectes zélées et orgueilleuses, qui connaissent tout, voient tout, et n'aiment que leurs sottises chimères, affirmant que tout le reste n'est que profanation<sup>87</sup>.

---

*in applications and interpretations of Scriptures, delivered to their ignorant wives and hand-maids, with the name and title of deare brethren, and especially beloved sisters.*

Voir aussi les parodies de sermons puritains dans *A Dialogue betwixt Rattle-head and Round-head*, Londres, 1641, sig A3.

<sup>84</sup> W. P. Holden, *Anti-Puritan Satire, op. cit.*, p. 42 et M. D. George, *English Political Caricature to 1792, op. cit.*, p.22, note 2 : le nom de « *Brownist* » est un terme vague, utilisé dans les polémiques des années 1640-1642. Tout groupe religieux soupçonné d'hérésie est qualifié de « *Brownist* », d'après le nom de Robert Brown, un séparatiste du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>85</sup> [Londres, 1642].

<sup>86</sup> [John Taylor], *Lucifers Lacky*, Londres, 1641, Sig A3 :

*This sort of people were not once a handfull, and then crept into corners, but now they are like the Egyptian Locusts covering the whole Land.*

<sup>87</sup> *The Doleful Lamentation, op. cit.*, p. 2 :

*a Hydra, or multitude of proud and precise Sects, who are all knowledge, and all eyes, loving nothing but their own silly fancies, accounting all things else profanation.*

Sur l'image de l'hydre utilisée pour décrire les opinions inconstantes ou la populace, voir, Christopher Hill, « The Many-Headed-Monster », *Change and Continuity in Seventeenth-Century England*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1974.



De surcroît, avec une évidente complaisance pour le spectaculaire et le sensationnel, les satiristes reprochent aux sectes leur dépravation et leur immoralisme prosélyte. Ils mettent en scène de véritables sabbats où les hérétiques donnent libre cours à leur luxure<sup>88</sup>. Ainsi, *A Nest of Serpents Discovered*<sup>89</sup>, *The Brownists Conventicle*<sup>90</sup>, *The Brownists Synagogue*<sup>91</sup>, *A Description of the Sect Called the Family of Love*<sup>92</sup> proposent des comptes-rendus détaillés des prétendus conventicules où se réunissaient les sectaires. On y voit des ménades qui prêchent la démission de toute rationalité : « Dans la religion, le bon sens et la raison sont inutiles »<sup>93</sup>. En montrant du doigt une population en fait très minoritaire<sup>94</sup>, de telles brochures satiriques, très nombreuses en 1641-1642, passent complètement sous silence les idées réelles des dissidents au début de la révolution anglaise : la satire est alors le support du mensonge et de la mystification. En reprenant l'image du puritain hypocrite, ignorant ou illuminé, elle se borne à exacerber une critique et entretient des peurs irrationnelles. Elle ne constitue pas de réponse efficace aux critiques radicales de ceux qui dénoncent l'imposture des évêques.

Mais à l'aube de la guerre civile, la satire a une dimension politique : le puritain est aussi un traître et un rebelle. Ainsi dans *The Puritans Lecture*<sup>95</sup>, une satire en vers, écrite en 1642 avant le début de la guerre civile et publiée sous forme de pamphlet, le poète Abraham Cowley dévoile les intentions subversives et factieuses de puritains rassemblés autour de leur prédicateur<sup>96</sup>. Après avoir repris les thèmes traditionnels de la satire anti-puritaine pour décrire

---

<sup>88</sup> W. P. Holden, *op. cit.*, p. 52.

<sup>89</sup> Londres, 1641

<sup>90</sup> [John Taylor], *The Brownists Conventicle*, [Londres], 1641.

<sup>91</sup> [s. l.], 1641.

<sup>92</sup> Londres, 1641. Voir aussi [Peter Hausted], *A Satyre against Separatists*, Londres, 1642 ; *The Anatomy of Separatists*, Londres, 1642 ; [John Taylor], *A Tale in a Tub, or a Tub Lecture*, Londres, 1641[2] ; *The Brownists Hæresies Confuted*, [Londres, 1641]. Sur les pamphlets de John Taylor contre la dangereuse prolifération des sectes, voir Bernard Capp, *The World of John Taylor the Water-Poet*, Oxford, Clarendon Press, 1994.

<sup>93</sup> [Antibrownistus Puritanomastix], *Three Speehes*, Londres, 1642, p. 8 : « *Sence and reason in Religion are unnecessary* ».

<sup>94</sup> John Morrill, « Order and Disorder », *op.cit.*, p. 158-159.

<sup>95</sup> *The Collected Works of Abraham Cowley*, vol.1., édité par Thomas O. Calhoun, Laurence Heyworth, Allan Pritchard, Newark, University of Delaware Press ; Londres et Toronto, Associated University Press, 1989, pp. 93-102 et pp. 320-336.

<sup>96</sup> Thomas Osborne Calhoun, « Cowley's Verse Satire, 1642-1643, and the Beginnings of Party Politics », *The Years's Work in English Studies*, n° 21, pp. 197-206.

le pasteur et ses ouailles, Cowley se concentre bientôt sur le contenu politique du sermon qu'il présente comme un morceau de propagande politique, comme une véritable déclaration de guerre:

Sa voix qui porte bien propage très loin la sédition ; non seulement enseigne-t-il la guerre mais il la représente : il sue en s'attaquant à l'Etat, à l'Eglise, au savoir, à la raison, et se résout à s'emparer de l'Enfer par la Violence ; tout doit être anéanti et disparaître<sup>97</sup>.

Les puritains, surnommés par le poète « *politick Saints* »<sup>98</sup>, sont ainsi accusés de fomenter la sédition contre l'Etat et de défendre le régime de l'anarchie : « Ensuite l'autorité doit disparaître, l'Autorité aussi est une entrave »<sup>99</sup>, s'exclame le prêcheur. Néanmoins le poète traite ces prétentions par la moquerie et ridiculise les humbles origines sociales des puritains, incapables selon lui de juger des affaires de l'Eglise et de l'Etat :

[...] Bravement, ils ont l'intention, de donner des conseils au Roi et au Parlement :  
[...] Comment peuvent-ils remplir tous les registres de leur magasin, et pourtant ignorer si les évêques ont un droit divin ? Et comment peuvent-ils si bien balayer leur magasin et leur devant de porte, et pourtant ne pas pouvoir dire comment rendre l'Etat plus propre ?<sup>100</sup>

Cette vision du puritain séditieux est sans aucun doute caricaturale, fautive même : d'une part, contrairement à ce qu'écrivirent Cowley et beaucoup de polémistes, ceux que l'on appelle les puritains au début des années 1640 sont issus de toutes les couches sociales<sup>101</sup> ; d'autre part,

---

<sup>97</sup> *The Puritans Lecture*, dans *Collected Works*, op. cit. p. 89, vers 89-93 :

*His stretchd-out voyce sedition spreads a farre,  
Nor does he only teach but act a warre :  
He sweats against the state, Church, learning, sence,  
And resolves to get Hell by Violence;  
Down, down ev'n to the ground must all things goe.*

<sup>98</sup> *Ibid*, p. 97, vers 137.

<sup>99</sup> *Ibid*, p. 97, vers 119-120 : « *Next must authoritie goe, /Authoritie's a kind of binder too* ».

<sup>100</sup> *The Puritans Lecture*, op. cit., p. 108, vers 157-162 :

*[...] tis their brave intent  
Wisely t'advise the King, and Parliament:  
[...] Can they whole Shopbooks write, and yet not know  
If Bishops have a right devine or no?  
Or can their sweepe their shops, and doors so well,  
And how to cleans a State as yet not tell?*

<sup>101</sup> Sur l'idée que le puritanisme ne désigne pas une catégorie sociale, voir *Conflict in Early Stuart England. Studies in Religion and Politics 1603-42*, édité par Richard Cust et Ann Hughes, Londres et New York, Longman, 1989, p. 23.

elle associe puritanisme et désobéissance au monarque sans tenir compte du discours calviniste qui à l'époque prêche l'obéissance<sup>102</sup>. Il n'en reste pas moins que, à la différence des satires strictement religieuses, et en dépit des distorsions voulues par les lois du genre satirique, ces vers datant du printemps 1642 tombent à point : au delà des stéréotypes, Cowley pressent les conséquences politiques que représente l'hostilité à Laud. Certes, son analyse est simplificatrice : sa loyauté au roi le pousse à considérer les demandes de révision parlementaire concernant la prérogative royale comme un crime de lèse-majesté, alors qu'elles visent seulement à redéfinir les pouvoirs du monarque dans le sens d'une monarchie « mixte »<sup>103</sup>. En outre, contrairement à ce qu'il laisse entendre, aucune logique de guerre ne préside au déroulement des événements : à plusieurs reprises, des tentatives de conciliation et de compromis tenteront d'inverser le cours des choses. Mais la satire, elle, ne s'embarrasse pas de nuances. Lorsqu'en août 1642 la guerre civile éclate, pour les polémistes, les camps sont constitués depuis longtemps.



Grâce à la mise en scène des querelles politiques et religieuses, les pamphlets satiriques contribuent à propager dans un public qui n'est pas rompu aux débats théoriques des idées jusqu'alors seulement accessibles à une élite. Ils participent ainsi à la démocratisation de l'information et à la naissance de l'opinion publique, dont la révolution anglaise signe la naissance. Néanmoins, en ayant recours au rire et à la caricature, la satire transforme les débats sérieux des années 1641 et 1642 en un spectacle dérisoire où s'affrontent impitoyablement des marionnettes censées représenter des positions idéologiques. Dans sa volonté de convaincre le lecteur, le satiriste n'hésite pas à le manipuler en simplifiant et en falsifiant les idées de tous les

---

<sup>102</sup> Sur la « résistance » au monarque voir J. P. Sommerville, *Politics and Ideology 1603-1640*, Londres et New York, Longman, 1986, pp. 223-224.

<sup>103</sup> F. D. Dow, *Radicalism in the English Revolution 1640-1660*, Oxford et New York, Basil Blackwell, 1985, pp. 15 *sqq.*

partis. Sans égards pour la complexité idéologique, et dans l'urgence, il cherche avant tout l'efficacité. Il ne recule devant aucune exagération, et n'hésite pas à faire de l'adversaire un monstre. Ainsi, dès 1641, les pamphlets satiriques nous livrent une vision manichéenne des débats, alors qu'en fait, ce n'est qu'en août 1642 que les camps parlementaire et royaliste existent réellement. Une telle représentation de l'ennemi exclut toute possibilité de réconciliation, avant le déclenchement des hostilités. A bien des égards, il semble que les premières escarmouches de la guerre civile aient eu lieu sur le terrain de la littérature pamphlétaire.

Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE  
Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III